

L'avion parcourt précipitamment la dernière portion de son ascension. Rien en vue sinon la perspective de la destination. En même temps, la pensée me frappe que je n'ai rien à lire. J'ai toujours emporté de la lecture dans mes voyages. D'ordinaire, des documents de travail dans lesquels je m'abîme pour tuer le temps. Des documents de travail ! Le travail est bien ce à quoi je pense le moins en ce moment ! Je ne sais même pas ce qu'ils sont devenus, les documents de travail que j'emportais en voyage. Un instant, je suis inquiète en envisageant un voyage long de trois heures sans avoir rien à faire. Cela va faire une longue attente. Ce serait une bonne chose que d'avoir de quoi distraire mes pensées. Car je ne suis pas responsable de Dis¹ pendant ce voyage. Je ne suis même pas assise à côté d'elle. Je ne peux rien faire. Le sac est à mes pieds. Je sais qu'il ne s'y trouve aucune lecture, mais le vieux besoin de me convaincre des choses, de ne me fier à rien qui ne soit concret se fait valoir. Et je me penche pour chercher, comme si je croyais qu'un roman de gare s'était soudain

¹ Dis est le diminutif d'un prénom féminin comme Vigdis, ou Arndis, ou Freydis. Ce nom renvoie aussi à une divinité de la fertilité et du destin dans la mythologie nordique ancienne : voir la note 25, infra.

matérialisé dans ce sac. Mais je m'arrête. N'ose pas ouvrir le sac. Le tâte du pied. Sens son contenu. Un roman de gare ? À toi d'en juger ! Ce n'est pas moi l'auteur. C'est Dis, notre fille. Ce n'est peut-être pas elle non plus. D'où vient-elle alors, cette fiction, si ce n'est pas l'affaire personnelle d'un esprit dérangé, comme ils le croient, ces deux hommes qui la surveillent. Est-elle dans l'air comme l'oxygène ? Est-elle dans l'eau qui rafraîchit ? Est-elle dans la terre qui nous nourrit et nous donne la force de tenir le coup jour après jour ? Est-elle le feu lui-même ?

Ou bien est-elle prisonnière comme Dis qui est assise entre ces deux hommes en uniforme de l'autre côté de l'allée ? Ils sont semblablement vêtus d'uniformes bleu foncé, d'une chemise à rayures bleues et d'une cravate bleu uni. Cette tenue manque absolument de traits distinctifs, comme si elle avait été choisie pour disparaître dans la foule. Elle nous prouve que les représentants de la loi et de l'ordre ne sont absolument pas dépourvus d'humanité. Pourtant, personne ne penserait qu'ils sont autre chose que ce qu'ils sont. Leur tenue n'est pas impeccablement repassée pour s'adapter à un portedocuments strict. En conséquence, ils ne peuvent disparaître dans la foule des directeurs anonymes en voyage d'affaires ou des fonctionnaires en mission officielle. Ils pourraient encore moins passer pour des enseignants ou des journalistes ou des hommes de science. Ces gens-là circulent en veston et pantalon dépareillés pour montrer qu'ils se situent toujours à la limite entre deux mondes, toujours en route vers quelque

part. Non, les vêtements de ces hommes sont un peu froissés, leur col de chemise flotte légèrement.... Ils sont en tous points semblables à des détectives dans un film américain avec leur air d'indifférence ordinaire, pour troubler la vue des gens. Et puis, le photographe les zoome et leur regard errant de faucon prouve que rien ne leur échappe. Des yeux de gardiens. Tout le monde le voit. Ils marchaient tout contre elle en gravissant la passerelle de l'avion. L'un un pas devant, l'autre juste derrière. Exactement comme au cinéma. Les films ont dévoilé le travestissement. Qui ils sont, cela n'échappe à personne et ils sont même un peu ridicules dans leur prétendue innocence. Le réalisme fait de nous des caricatures de ce que nous sommes.

Mais ils ne jouaient pas. Ce n'est pas de cette fiction que je parle. Jamais aucune fiction ne m'a pénétrée jusqu'aux moelles comme cette réalité lorsque j'ai vu Dis entrer dans l'avion en compagnie de ces hommes. La dernière des passagers. Tous les autres avaient pris place. Je ne pouvais fermer les yeux ou sortir. Je ne pouvais rejeter cela. Une seule fois au cours de sa marche, elle m'a regardée. Jamais aucun regard ne m'a fait un pareil chagrin. Je sais qu'il va faire partie de moi aussi longtemps que je vivrai. Il était à la fois proche et lointain. Il s'y trouvait une étrange douceur dirigée vers moi personnellement, tout en étant tout de même si impersonnel que l'étrange pensée me saisit qu'elle était sur le point de m'abandonner, comme si à l'instant suivant elle allait prier une fille totalement inconnue de me prendre pour mère. Puis

elle s'assit, le dos droit et la tête haute, mais sans me regarder. J'essayai de m'imaginer qu'elle faisait cela par égard pour moi. C'était gentil de sa part, t'entends-je dire. Jusqu'ici on ne nous a pas comptés parmi les clients de la police ! Non, tu as raison. Au contraire ! Ce serait presque comique – dans une fiction ! – si nous, une famille comme la nôtre, avions maille à partir avec la justice ! Et devons faire un voyage comme celui-ci. Mais c'est une réalité incontestable que tu vas voir de tes propres yeux lorsque tu nous accueilleras.

Pourtant, je sais qu'elle n'a pas honte.

Elle est là. Je peux à peine la voir si je ne me penche pas. Elle regarde droit devant elle et ses cheveux longs tombent, dégagés et vivants, sur ses épaules. Je me mets à penser au jaillissement d'une cascade en voyant à quel point cette chevelure s'enlève sur les uniformes sombres. Ils sont tous les deux larges d'épaules, vaste thorax, et ils l'entourent, tels des parois de ravin, comme s'ils avaient peur, sinon, de la voir s'écouler... ou même s'envoler de leurs mains. Et peut-être leur crainte n'est-elle pas sans fondement. Non seulement elle s'est emparée des deux bras de son siège de sorte qu'eux, ces grands gaillards, sont forcés de rester les mains sur les genoux, mais elle s'appuie des coudes sur ces bras en levant les avant-bras comme des ailes, doigts écartés, comme si elle allait réellement se mettre à voler. Derrière ces bras joliment volants on voit la brume bleuâtre de la voûte du ciel. On a l'impression qu'elle a un espace infini devant elle. C'est un oiseau en train

de se libérer de ce véhicule volant pour s'en aller planant dans le lointain. Qui peut l'atteindre ?

Je sais qu'il y a une mince marque au poignet droit, laissée par sa montre-bracelet, bien que je ne puisse pas la voir d'ici. À moins qu'elle ait complètement disparu. Elle a jeté sa montre-bracelet. Eh oui, sa montre en or, que nous lui avions donnée en cadeau d'anniversaire. On ne porte pas le temps sur soi, avait-elle dit, et j'avais été tellement étonnée que je n'avais pas eu la présence d'esprit de lui demander ce qu'elle avait fait de sa montre. Je crus d'abord qu'elle l'avait précipitée dans les toilettes, mais évidemment, cela ne se pouvait pas puisqu'on lui avait tout pris avant de l'enfermer. La montre mesure un temps artificiel et dérange votre pouls ainsi que mon propre rythme. Bien : je ne fais que répéter ce qu'elle a dit. Le temps existe à l'intérieur de vous, avait-elle dit, et là il s'écoule régulièrement, comme le sang. Si l'on écoute le temps s'écouler à l'intérieur de soi, rien ne sera jamais trop tôt ni trop tard. Tout est harmonie et vient de soi-même. Il faut dire que je n'ai pas fait une affaire de cette montre par la suite. Bien entendu, je suis consciente qu'elle coûtait cher, mais nous n'avons jamais eu besoin de nous soucier d'argent, et ici, il s'agissait de tout autre chose, n'est-ce pas ! Pas de cette négligence habituelle qui nous mettait si souvent à l'épreuve parce qu'elle n'avait pas l'air d'estimer ce que nous lui donnions ou ce que nous faisons pour elle. Je m'étais mise d'ailleurs à penser qu'il était logique, d'une certaine façon, qu'elle eût jeté sa montre-bracelet. De la sorte je ne peux pas

te dire très certainement quand cela a commencé. Je sais seulement qu'à l'instant même, le temps artificiel a cessé.

Ils disent que cela s'est passé le jour où elle était au musée.

Il va m'être difficile de rendre compte de tout cela. Au téléphone, je ne t'ai rien dit en dehors des événements bruts et le fait est que je pense toujours à toi comme si je te parlais au téléphone. Au début, j'accusais le téléphone. Les limites du téléphone. Qui n'était en fait qu'un mince fil s'emplissant bien trop vite de données. Je dois reconnaître aussi que je presentais — que je pressens toujours — que la vérité — ou la fiction — va te frapper comme un éclair. Et je ne pourrais t'en parler au téléphone calmement et objectivement. Pas sans risque. Parce que la vérité se fonde sur les nuances et que jusqu'ici nous n'avons pas considéré que les nuances étaient du côté de la vérité. Nous n'avons pas découvert non plus une voie sûre pour leurs forces ingouvernables, comme si nous étions toujours en train de parler au téléphone.

Et pourtant, tout cela était échappatoires.

La vérité, c'est que je ne suis pas capable de parler de la vérité.

Mais tu te réjouiras peut-être de savoir qu'Oli² est resté. Elle l'a laissé, elle n'a jamais parlé de lui... mais qu'est-ce que je suis en train de dire ? Te réjouiras ? Comme si cela avait de l'importance désormais. Comme s'il n'était pas évident qu'elle l'a envoyé promener ? Qu'est-ce qu'elle pourrait faire

² Un prénom masculin

pour lui maintenant ? Et pour Oli, est-ce que les choses auraient pu aller mieux qu'ainsi ? Je crois que je m'exprime ainsi parce qu'elle semble avoir cessé de penser à Oli. Comme si, soudain, elle s'était délivrée de l'amour... ou bien était-ce un devoir... ou un fardeau incompréhensible... ou autre chose ? Car elle est libre, même si elle est assise là entre eux. D'une façon inexplicable. As-tu jamais vu un prisonnier libre ? Eh bien ! regarde-la bien quand elle arrivera. Contemple-la d'un regard naturel. Alors, peut-être, verras-tu la même chose que moi.

Et pourtant, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'elle soit jugée irresponsable pour cause de maladie mentale. Ou au moins de trouble mental. Ou de dérangement mental accidentel. Et le fait est que je n'ai pas eu besoin de me forcer. J'ai même parlé d'elle comme une enfant à problèmes lors de tous ces entretiens interminables avec le psychiatre et l'avocat. Ai parlé franchement et honorablement. Qu'elle nous a donné des soucis et bien des nuits de veille depuis qu'elle a environ douze ou treize ans. Qu'elle était brillamment douée et qu'elle obtenait de très bonnes notes à l'école, mais que cela ne semblait pas la motiver ou accroître ses ambitions, car il lui arrivait réellement de négliger de travailler des semestres entiers et d'avaler de tout autres livres que les manuels, ou de s'occuper à écrire des poèmes qu'elle faisait parfois publier dans le journal de l'école, sauf lorsqu'elle disparaissait de la maison toute la journée ou qu'elle allait même jusqu'à découcher des nuits complètes en déclarant qu'elle

était en train d'acquérir de l'expérience. La connaissance de la vie. La garde de nuit l'avait parfois ramenée à la maison lorsqu'elle était plus jeune. Eh oui ! je sentais qu'elle avait pris des boissons fortes et que parfois, elle était revenue à la maison sous l'effet de l'alcool bien que nous nous soyons appliqués à l'initier à l'art de boire du vin, mais ensuite, elle semblait avoir cessé presque totalement de boire, tout comme elle avait cessé de fumer sans y avoir été exhortée, autant que nous sachions. Non, Dieu soit loué, elle ne se droguait pas et je me sentais mal à l'aise quand ils me regardaient d'un œil scrutateur pour voir s'il était possible que je sois puérile au point d'avoir laissé cela m'échapper. Mais après enquête, il apparut que j'avais raison. En revanche, je leur parlai d'Oli. Qu'elle l'avait pourchassé jusqu'à Copenhague et qu'il n'y était qu'à cause de la drogue et qu'elle n'envisageait, pour rien au monde, de l'abandonner. Et d'une façon générale, je dis tout ce que l'on a coutume de dire en pareilles occasions : que nous n'étions parvenus à rien avec elle, que nous l'avions envoyée successivement en Angleterre ou en Suisse, suivre des cours d'été, mais que tout avait été vain... elle semblait ne pas savoir ce qu'elle voulait et ne s'intéresser à rien particulièrement... tu sais bien... tout ce dont nous avons discuté si souvent. Mais ça, nous n'étions tout de même pas parvenus à nous l'imaginer. Elle n'avait jamais commis de crime ni ne s'était comportée en malfaiteur ou en vandale... ne s'était jamais souciée de politique non plus, que je sache. *Cela*, c'était tout nouveau ! Et parvenue à ce point, je chan-

geais de ton comme si tout ce que j'avais dit jusque-là n'était qu'une description de n'importe quelle adolescente moderne. Il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose de sérieux, dis-je. Ce n'était pas normal, cela !

Oui, voilà ce que je disais devant ces gens qui tenaient entre leurs mains le destin de ma fille. Qu'il n'était pas possible qu'elle fût en bonne santé ! Assurément, je sais maintenant que ce que je disais n'avait pas grande importance. Après les interrogatoires et les enquêtes, le psychiatre et le juge furent d'accord pour dire qu'elle n'était pas en bonne santé, le psychiatre et le juge. Car elle dispose d'une décision du tribunal déclarant qu'elle est malade mentale. Mais qu'est-ce que je pensais ? À l'entreprise et à nos espérances de réussite et de revenus accrus ? À notre réputation ? Est-il moins honteux d'avoir son enfant dans un asile d'aliénés qu'en prison ? Ou bien pensais-je à son bien-être mental et physique ? Au début, je m'imaginai que c'était ainsi. Je ne pouvais la laisser incarcérer comme n'importe quel criminel ! Petite Dis ! Ma petite Dis ! Mais elle ne cédait pas d'un pouce. Ne modifia pas son récit. Mais maintenant tout ce qu'elle disait fut jugé pure invention, sa vérité ne tombant pas sous le coup de la loi, pure fiction irresponsable. Non, pas même cela. Pures sornettes !

Te rappelles-tu lorsque nous eûmes une conversation téléphonique depuis l'ambassade ? Assurément, il n'y a pas si longtemps de cela et depuis lors, ton temps a probablement été une attente vide entre des événements tangibles, tels, à peu près comme lorsqu'on est dans un bus, les yeux fermés et qu'on ne les ouvre qu'aux arrêts. Pour moi, tout cela s'est passé autrement. Il m'en coûte un certain effort de rappeler ces événements à ma mémoire. Ce n'est pas parce que ma mémoire baisse ou que je suis en train de perdre ma vivacité d'esprit à cause de la fatigue ou des soucis ou de l'inquiétude. Le destin doit bien savoir que j'ai eu tout cela en abondance. Non, cette façon que j'ai de penser est tout autre que lorsque l'on essaie de rappeler dans un esprit fatigué des événements à demi oubliés. Pour moi, c'est comme si cet arrêt terminal du temps artificiel, comme Dis l'appelle, s'était déplacé ou éloigné et appartenait à une autre époque et un autre lieu que celui où je me trouve — ou je me trouvais —, comme si j'arrivais d'un voyage infiniment long, ce qui est le cas, bien entendu, mais l'effort d'ouvrir les yeux aux anciennes stations de ces souvenirs me paraît fatigant. Je ne reçois aucun signe utilisable de la mer aérienne infinie qui m'entoure. Si je regarde par le hublot, cela me rappelle uniquement que je me trouve à présent

dans l'abîme mystérieux du ciel et d'une beauté vertigineuse. Je vais jusqu'à éprouver un dangereux désir de renoncer à me souvenir et de me contenter de jeter ma montre-bracelet comme l'a fait Dis.

L'hôtesse se tient soudain à côté de moi, un verre sur un plateau. Pendant un étrange instant, j'ai le sentiment qu'elle a envisagé de me donner le saint sacrement, debout comme elle est là en uniforme, un tout petit peu penchée, me tendant silencieusement le verre, un peu solennellement. Je suis tellement étonnée en reprenant mes esprits que pour un peu, je me mettrais à rire. Mais elle m'a aidée tout de même. Je peux arracher mes pensées à l'abîme du ciel et continuer à me souvenir. Je n'ai rien commandé mais croirais-tu que ce sont nos gardiens — ceux de Dis — qui me l'offrent. C'est plus que de la bonté ! C'est une courtoisie qui, en même temps, est une sorte d'offre de conciliation. Cette boisson, si on l'accepte, créerait une espèce d'égalité sociale entre nous, leur pouvoir diminuerait, notre liberté s'accroîtrait. Ils offrent cela spontanément et à titre personnel car ils paient sûrement de leurs propres deniers. Je ne puis m'imaginer que des dépenses de ce genre soient comprises dans le budget de l'État. Un bref instant, je les aimerais presque et, par vieille habitude, je suis sur le point d'accepter cette boisson pour ne pas les blesser. Mais je refuse. Le fait est que je ne veux rien. C'est vrai ! Je ne veux rien ! Je n'ai eu envie de rien ces tout derniers jours. Je me suis forcée à manger pour pouvoir tenir le coup. Bien

entendu, je me demande presque immédiatement si j'ai refusé poliment par amertume ou par compassion pour moi-même – si je ne feins pas devant eux, et si je ne puis imaginer de quitter mon rôle de mère blessée, de mère de l'agneau sacrificiel même si je n'ai pas besoin de cela vis-à-vis de Dis. Elle siège là, presque majestueuse, un verre de jus d'orange à la main, toujours un coude sur le bras du siège, comme une princesse dans un conte où tout ce qui se passe est naturel et évident, et je pourrais presque jurer qu'elle ne consacre pas une pensée à qui paiera la boisson, comme s'il était naturel qu'elle soit venue en vol vers elle en raison de l'aide de ces deux serviteurs qui ne s'éloignent pas de ses côtés ! Ce n'est pas de l'orgueil. Tu sais qu'elle n'a jamais été orgueilleuse, quoi que l'on puisse dire d'elle à d'autres égards. Nous lui avons plutôt reproché de n'avoir pas choisi ses amis mais d'avoir fréquenté n'importe qui. Oli, par exemple ! Mais elle a ce regard absent comme lorsqu'elle m'a regardé en se rendant à sa place dans l'avion et que j'ai cru qu'elle envisageait de me quitter. Je ne suis plus... les gardiens ne sont pas... à ses yeux, il semble que personne ne soit plus dans son rôle ! Nous ne sommes plus ce que nous sommes ou croyons être. Je vois cela sur elle. Elle est le prisonnier libre. Symptôme de dédoublement de personnalité, pourrait-on dire. Je ne prétends rien. Le diagnostic est certainement dans la poche de l'un des hommes en uniforme. Là, cela doit sûrement porter un nom mais moi, je n'en connais pas... d'autre que... et soudain, je suis

tout à fait satisfaite d'avoir refusé la boisson pour la simple raison que je ne la désirais pas. Pourquoi tourmenter mon corps par égard pour autrui ?

Nous aurions dû mieux écouter Dis.